

INTERVIEW DE SERGE GUÉRIN

“ Les nouvelles solidarités sont une réaction de la société qui ne veut pas être enfermée. ”

Serge Guérin est sociologue, spécialiste de la question des seniors dans notre société. Au fil de ses essais et enquêtes, il s'interroge sur les clivages générationnels, s'inquiète du rapport que la société active entretient avec ses seniors et démonte les idées reçues. Alors que penser des initiatives qui apparaissent autour de la solidarité intergénérationnelle ? Nous lui avons posé la question.

Par Françoise Fontanelle

Quel sens donner au concept de génération dans nos sociétés modernes ?

Il est aujourd'hui moins fort que lors d'autres périodes. Selon Karl Mannheim, qui fut le premier à le formaliser, il désigne des gens qui ont vécu en commun un événement historique tel que la guerre 1914-1918, quand tous les jeunes gens de 20 ans se sont retrouvés au front et qui, 60 ans plus tard, étaient toujours faits de ce qui les avait construits alors. C'est pareil pour la génération Mai 68, qui s'opposait à un monde ancien.

Aujourd'hui, en l'absence d'événements dramatiques, son sens s'est adouci. Les contextes concernent tout le monde ; on ne peut pas dire que les jeunes sont plus conscients des préoccupations environnementales parce qu'il sont jeunes... Il n'y a pas de différence sur ce sujet entre quelqu'un de 20 ou de 60 ans. Penser en termes de génération, c'est avoir une vision réductrice : globalement quand on parle des seniors on parle de gens qui ont entre 45 et 115 ans ! De plus, il faut se dire que toutes les générations ne se ressemblent pas et que les futures octogénaires, qui utilisent les nouvelles

technologies, seront forcément différents de ceux d'aujourd'hui.

Qu'est ce que ça révèle ?

La tentation d'une société qui tend à réduire les gens à une seule caractéristique, qui laisse penser qu'ils sont tous les mêmes et les amène à s'enfermer eux-mêmes. Et cela ne concerne pas que l'âge... Face à ce discours idéologique, les nouvelles solidarités sont une réaction de la société qui ne veut pas être enfermée. Une société où des gens ont envie d'inventer leur propre destin, y compris des personnes âgées qui ne veulent pas que tout leur soit imposé et essaient de trouver des compromis entre l'aspect économique, social et relationnel. Ces mêmes personnes qui, pour des raisons de sécurité lors de la Covid-19, ont été coupées de ces liens et ont été envahies d'une souffrance énorme. Cela traduit aussi une tendance, de la part des structures sociales et des décideurs, à réduire la diversité et de la pluralité ; ce qui va à l'encontre de ceux qui disent « à 67 ans je me sens à l'aise avec des plus jeunes sur certains sujets, avec

des plus âgés sur d'autres ».

Si la solidarité intergénérationnelle est une réponse, que faut-il pour qu'elle soit pertinente ?

Il y a deux choses essentielles. La première, c'est que ça doit partir des personnes elles-mêmes. La seconde, que cela demande du temps pour l'organiser, beaucoup de tissu associatif et de bénévolat pour la faire vivre et un accompagnement professionnel pour qu'elle dure. Sur l'habitat intergénérationnel, le point de départ est de se mettre d'accord en établissant une charte collective du bien vieillir ensemble anticipant tous les cas de figure. Mais aussi de trouver un compromis entre le tout collectif et l'individualisme forcené où chacun garde sa part de jardin secret. Un équilibre du partage qui peut passer par des locaux partagés (laveries, cuisines), la proposition d'activités en commun, le développement d'un projet de bénévolat... une « socialisation à géométrie variable ». Tous les quinquas disent « j'ai encore une vie à inventer » et à tous les âges il est possible d'avoir de nouveaux projets. Ils sont les pionniers de la vie que l'on peut inventer, même tardivement, et qui ne ressemble pas à celle de nos aînés.

